

METHODES DES SCIENCES, PART. II. 15  
de Geometrie, de Mechanique, & de Physique, & après  
qu'on en a eu examiné l'exécution & les effets, chez l'Au-  
teur même, elles ont paru très ingénieuses, & très utiles,  
tant pour éviter les incommodités auxquelles les Chemi-  
nées ordinaires sont sujettes, sur-tout par rapport aux Ma-  
lades, que pour procurer des commodités nouvelles.



ELOGE  
DE M. LE MARQUIS DE DANGEAN.

PHILIPPE DE COURCILLON naquit le 21 Septem-  
bre 1638 de Louis de Courcillon, Marquis de Dan-  
gean, & de Charlotte des Noïes, petite fille du fameux  
du Plessis Mornai. Dès le temps de Philippe Auguste les  
Seigneurs de Courcillon sont appellés *Milites*, ou Cheva-  
liers. Leurs Descendants embrasserent le Calvinisme.

M. le Marquis de Dangeau fut élevé en homme de sa  
condition. Il avoit une figure fort aimable, & beaucoup  
d'esprit naturel, qui alloit même jusqu'à faire agréablement  
des Vers. Il se convertit assés jeune à la Religion Catho-  
lique.

En 1657 & 1658 il servit en Flandre Capitaine de  
Cavalerie sous M. de Turenne. Après la Paix des Pyrénées  
un grand nombre d'Officiers François, qui ne pouvoient  
souffrir l'oïseté, allerent chercher la Guerre dans le Por-  
tugal que l'Espagne vouloit remettre sous sa domination.  
Comme ils jugeoient que malgré la Paix, les vœux de la  
France au moins étoient pour le Portugal, ils préférèrent  
le service de cette Couronne, mais M. de Dangeau avec la  
même ardeur militaire eut des vœux tout opposés, & se  
donna à l'Espagne. Peut-être crût-il qu'il étoit à propos  
pour la justification de la France qu'elle eût des Sujets dans

116 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

les deux Armées ennemies, ou que la Reine Mere du Roy & celle qu'il venoit d'épouser, étant toutes deux Espagnoles, c'étoit leur faire la cour d'une maniere affés adroite que d'entrer dans le parti qu'elles favorisoient. Il se signala au siége & à la prise de Giromena sur les Portugais, il s'étoit trouvé par-tout, & Don Juan d'Autriche crut ne pouvoir envoyer au Roy d'Espagne un Courier mieux instruit pour lui rendre compte de ce succès de ses armes. Le Roy d'Espagne voulut s'attacher le Marquis de Dangeau, lui offrit un Regiment de 1200 Chevaux, avec une grosse pension, mais il trouva un François trop passionné pour son Roy & pour sa Patrie.

A son retour en France M. de Dangeau sentit l'utilité de son service d'Espagne. Les deux Reines, qui étoient bien aises de l'entendre parler de leur Pays, & de la Cour de Madrid, & même en leur Langue qu'il avoit affés bien apprise, vinrent bien tôt à goûter son esprit & ses manieres, & le mirent de leur Jeu, qui étoit alors le Reversy. Cette grace, d'autant plus touchante en ce temps-là que le Jeu n'avoit pas encore tout confondu, auroit suffi pour flater vivement un jeune Courtisan qu'elle auroit ruiné, mais de plus ce fut pour lui la source d'une fortune considerable.

Il avoit souverainement l'esprit du Jeu. Quand feu M. Leibnits a dit en plusieurs endroits que les hommes n'ont jamais marqué plus d'esprit que dans les differents Jeux qu'ils ont inventés, il en pénétoit toute l'Algebre, cette infinité de rapports de Nombres qui y regnent, & toutes les Combinaisons délicates & presque imperceptibles qui y sont envelopées, & quelquefois compliquées entre elles d'une maniere à se dérober aux plus subtiles speculations, & il est vrai que si tous ceux qui jouent étoient de bons Joueurs, ils seroient ou grands Algebristes, ou nés pour l'être. Mais ordinairement ils n'y entendent pas tant de finesse, ils se conduisent par des vûes très confuses & à l'avanture, & les Jeux les plus sçavants, les Echets même, ne sont pour la plupart des gens que de purs Jeux de Ha-

zard. M. de Dangeau avec une tête naturellement algebrique, & pleine de l'Art des Combinaisons puisé dans ses reflexions seules, eut beaucoup d'avantage au Jeu des Reines. Il suivoit des Theories qui n'étoient connües que de lui, & resolvoit des Problèmes qu'il étoit seul à se proposer. Cependant il ne ressembloit pas à ces Joüeurs sombres & serieux, dont l'application profonde découvre le dessein, & blesse ceux qui ne pensent pas tant, il parloit avec toute la liberté d'esprit possible, il divertissoit les Reines, & égayoit leur perte. Comme elle alloit à des sommes assés fortes, elle déplut à l'œconomie de M. Colbert, qui en parla au Roy, même avec quelque soupçon. Le Roy trouva moyen d'être un jour témoin de ce Jeu, & placé derriere le Marquis de Dangeau sans en être apperçu. Il se convainquit par lui même de son exacte fidelité, & il fallut le laisser gagner tant qu'il vouloit. Ensuite le Roy l'ôta du Jeu des Reines, mais ce fut pour le mettre du sien avec une Dame, qu'il prenoit grand soin d'amuser agréablement. L'Algebre & la Fortune n'abandonnerent pas M. de Dangeau dans cette nouvelle Partie. Si l'on veut joindre à cela d'autres agréments qu'il pouvoit trouver dans une Cour pleine de galanterie, & que l'air de faveur, où il étoit alors, lui auroit seul attirés, quand sa personne n'auroit pas été d'ailleurs telle qu'elle étoit, il sera impossible de s'imaginer une vie de Courtisan plus brillante & plus délicateuse.

Un jour qu'il s'alloit mettre au Jeu du Roy, il demanda à S. M. un Appartement dans Saint Germain, où étoit la Cour. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logements en ce lieu-là. Le Roy lui répondit qu'il la lui accorderoit, pourvû qu'il la lui demandât en cent Vers qu'il feroit pendant le jeu, mais cent vers bien comptés, pas un de plus, ni de moins. Après le jeu, où il avoit paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dît les cent Vers au Roy. Il les avoit faits, exactement comptés & placés dans sa memoire, & ces trois efforts n'avoient point été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes

118 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

attentions promptes & vives qu'il demande à chaque instant.

Sa Poësie lui valut encore une autre aventure, précieuse pour un Courtisan, qui sçait que dans le lieu où il vit rien n'est bagatelle. Le Roy & sa femme Madame avoient entrepris de faire des Vers en grand secret à l'envi l'un de l'autre. Ils se montrèrent leurs ouvrages qui n'étoient que trop bons, ils se soupçonnerent réciproquement d'avoir eu du secours, & par l'éclaircissement où leur bonne foi les amena bientôt, il se trouva que le même Marquis de Dangeau, à qui ils s'étoient adressés chacun avec beaucoup de mystère, étoit l'Auteur caché des Vers de tous les deux. Il lui avoit été ordonné de part & d'autre de ne pas faire trop bien, mais le plaisir d'être doublement employé de cette façon ne lui permettoit guere de bien obéir, & qui sçait même s'il ne fit pas de son mieux exprés pour être découvert!

Quand la Bassette vint à la mode, il en conçût bien-tôt le fin par son Algebre naturelle, mais il conçût aussi que la véritable Algebre étoit encore plus sûre, & il fit calculer ce Jeu par feu M. Sauveur, qui commença par-là sa réputation à la Cour, ainsi qu'il a été dit dans son Eloge \*.

\* V. Hist. de 1716. p. 82.

L'Algebriste naturel ne méprisa point l'Algebriste sçavant, quoi-qu'il arrive assés ordinairement que pour quelques dons qu'on a reçûs de la Nature on se croit en droit de regarder avec dédain ceux qui en ont reçû de pareils, & qui ont pris la peine de les cultiver par l'étude.

Avant cela un autre Homme devenu fort celebre, mais alors naissant, avoit songé à se faire par M. de Dangeau une entrée à la Cour, c'est M. Despréaux qui lui adressa le second ouvrage qu'il donna au Public, sa Satire sur la Noblesse. Le Hero étoit bien choisi & par sa naissance & par sa réputation de se connoître en Vers, & par la situation où il étoit, & par son inclination à favoriser le merite. Les plus Satiriques & les plus Misantropes sont assés maîtres de leur bife pour se ménager adroitement les Protecteurs.

En 1665 le Roy fit M. de Dangeau Colonel de son Regiment, qui depuis 4 ou 5 ans qu'il étoit sur pied n'en

avoit point eu d'autre que S. M. elle même, dont un simple particulier devoit en quelque sorte le Successeur immédiat. On sçait que le feu Roy a toujours regardé ce Régiment comme lui appartenant plus que le reste de ses Troupes. Le nouveau Colonel y fit une dépense digne de sa reconnoissance, & de la prédilection du Roy. Il servit à la tête de sa Troupe à la Campagne de Lille en 1667, mais au bout de quelques années il se défit du Régiment pour s'attacher plus particulièrement à la seule personne du Roy, qu'il suivit toujours dans ses Campagnes en qualité de son Aide de Camp.

Comme il étoit fort instruit dans l'Histoire, sur-tout dans la moderne, dans les Genealogies des grandes Maisons, dans les Interests des Princes, enfin dans toutes les Sciences d'un homme de Cour, si cependant elles conservent encore long-temps cette qualité, le Roy eut la pensée de l'envoyer Ambassadeur en Suède, mais il supplia très humblement S. M. de ne le pas tant éloigner d'elle, & de ne lui donner que des negociations de moindre durée, & dans des Pays plus voisins, si elle jugeoit à propos de lui en donner quelques-unes. Les Rois aiment qu'on tienne à leur personne, & ils se défient avec raison de leur dignité. Il fut donc employé selon ses desirs, il alla plusieurs fois Envoyé Extraordinaire vers les Electeurs du Rhin, & ce fut lui qui avec le même caractere conclut malgré beaucoup de difficultés le mariage du Duc d'Yorc, depuis Jacques II. avec la Princesse de Modene. Il fut chargé de le conduire en Angleterre, où il fit encore dans la suite un autre voyage par ordre du Roy.

Le reste de sa vie n'est plus que celle d'un Courtisan, à cela près, selon le témoignage dont le feu Roy l'a honoré publiquement, qu'il ne rendit jamais de mauvais offices à personne auprès de S. M. Il a eu toutes les graces & toutes les dignités auxquelles, pour ainsi dire, il avoit droit, & qu'une ambition raisonnable lui pouvoit promettre. Il n'a jamais eu le desagrément qu'elles ayent fait une nouvelle

120 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE  
surprenante pour le Public. Il a été Gouverneur de Touraine, le premier des six Meuns que le feu Roy donna à Monseigneur, Grand Pere du Roy, Chevalier d'honneur des deux Dauphines de Baviere & de Savoye, Conseiller d'Etat d'épée, Chevalier des Ordres du Roy, Grand Maître des Ordres Royaux & Militaires de Nôtre-Dame du Mont Carmel, & de Saint Lazare de Jerusalem.

Quand il fut revêtu de cette dernière dignité, il songea aussitôt à relever un Ordre extrêmement négligé depuis long-temps, & presque oublié dans le monde. Il apporta plus d'attention au choix des Chevaliers, il renouvela l'ancienne pompe de leur réception, & de toutes les ceremonies, ce qui touche le Public plus qu'il ne pense lui-même, il procura par ses soins la fondation de plus de 25 Commanderies nouvelles, enfin il employoit les revenus & les droits de sa Grande Maîtrise à faire élever en commun dans une grande Maison destinée à cet usage douze jeunes Gentilshommes des meilleures noblesses du Royaume. On les appelloit les Elèves de Saint Lazare, & ils devoient illustrer l'Ordre par leurs noms & par le mérite dont ils lui étoient en partie redevables. Cet établissement dura près de 10 ans, mais il lui auroit fallu pour subsister des temps plus heureux, & des secours de la part du Roy, dont les guerres continuelles ôterent entièrement l'esperance. Ainsi M. de Dangeau eut le déplaisir de voir sa generosité arrêtée dans sa course, & ses revenus appliqués à ses seuls besoins. Il a laissé l'Ordre en état que M. le Duc de Chartres ait ~~chargé~~ son successeur.

Son goût déclaré pour les Lettres, & pour tous ceux qui s'y distinguoient, & un zele constant à les servir de tout son pouvoir, firent juger que la place d'Honoraire qui vint à vaquer ici en 1704 par la mort de M. le Marquis de l'Hopital, lui convenoit, & que l'Academie des Sciences pouvoit le partager avec l'Academie Française. Il n'accepta la place qu'en faisant bien sentir la noble pudeur qu'il avoit de succéder à un des premiers Geometres de l'Europe, lui  
qui

qui ne s'étoit nullement tourné de ce côté-là, & il n'a jamais paru ici sans y apporter une modestie flatteuse pour l'Academie, & cependant accompagnée de dignité.

Il mourut le 9. Septembre 1720, âgé de 82 ans. Il avoit soutenu dans un âge assés avancé les deux plus cruelles operations de la Chirurgie, & deux fois l'une des deux, toujours avec un courage singulier. Ce courage est tout different de celui qu'on demande à la Guerre, & moins suspect d'être forcé. Il est permis d'en manquer dans son lit.

M. le Marquis de Dangeau avoit été en liaison particulière avec les plus grands Hommes de son temps, le grand Condé, M. de Turenne, & les autres Heros de toute espece que le Siécle du feu Roy a produits. Il connoissoit le prix, si souvent ignoré ou negligé, d'une réputation nette & entiere, & il apportoit à se la conserver tout le soin qu'elle merite. Ce n'est pas là une legere attention, ni qui coûte peu, sur-tout à la Cour, où l'on ne croit guere à la probité & à la vertu, & où les plus foibles apparences suffisent pour fonder les jugemens les plus décisifs, pourvû qu'ils soient desavantageux. Ses discours, ses manieres, tout se sentoit en lui d'une politesse, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme né officieux & bienfaisant.

Il avoit épousé en premières nopces N. Morin, sœur de la seüe Maréchale d'Etrées, dont il n'a eu que seüe Madame la Duchesse de Montfort, & en secondes nopces la Comtesse de Leuvestein de la Maison Palatine, dont il n'a eu que feu M. de Courcillon.

---

Éloge de Philippe de Courcillon, Marquis de Dangeau, par Fontenelle - Histoire de  
l'Académie royale des sciences - Année 1720

---